

Séjour en IRAK effectué en février 2001 à l'initiative du groupe SHF, par Myriam Cruls, J. P. Raulin, Jérémie Bosse Platière.

Notes de voyage JP Raulin

C'est un plaisir ce jour de me remémorer le voyage en Irak et de reprendre les notes de voyage. Ceci pour de nombreuses raisons. Les liens entre notre paroisse et la communauté de Bagdad, animée par le Père Beulay, n'avaient cessés de se renforcer au cours des années. L'Irak, du fait de mon éducation judéo chrétienne, représentait pour moi le berceau de la civilisation, le pays d'Abraham et des premiers prophètes, le lieu d'origine du monothéisme. Et puis, il y avait ce conflit majeur entre ce pays et le reste du monde industrialisé, centré sur le pétrole, bien sûr, mais qui posait de multiples questions sociologiques, religieuses, politiques et culturelles. J'avais très envie de me rendre sur place pour regarder, questionner et essayer de comprendre.



Le Père Robert BEULAY et Nadira KHAYAT

Invités par le père Carme Robert Beulay, Professeur de théologie et Nadira Khayat, théologienne, nous sommes trois à effectuer le voyage : Myriam Cruls, J P Raulin, Jérémie Bosse Platière.

Nous avons un double objectif officiieux :

- Renforcer les liens entre la paroisse St Augustin de Rennes et la communauté de laïcs qui gravite autour du couvent des Carmes, à Bagdad.
- Rendre compte de la situation sanitaire en Irak, après 10 ans d'embargo, auprès de l'association humanitaire des médecins rennais « Le Pélican ».

La genèse de ce voyage remonte à 2 ans (1999) avec la venue à Rennes du Père Carme R Beulay, théologien, qui vit à Bagdad depuis 45 ans.

Invité par Michel Nazarenko, il est reçu par le groupe solidarité de St Augustin.

Nous sympathisons immédiatement avec lui et sa secrétaire accompagnatrice, Nadira, laïque consacrée, théologienne également, qui participe à ses voyages et conférences. L'idée nous vient petit à petit d'intensifier nos relations avec le couvent du Père Beulay, couvent qui tient quasiment lieu de paroisse à tous les habitants du quartier. Tout d'abord par une correspondance, des échanges liturgiques, avant d'envisager, pourquoi pas, un séjour de quelques personnes en IRAK.

Du fait de la guerre et de l'embargo, ce projet paraît un peu utopique. Au début, 5 personnes sont partantes, bientôt réduites à deux, Myriam et Jean Pierre, pour des raisons professionnelles ou financières. Jérémie, étudiant à Toulouse, (fils de Paul Bosse Platière, ancien journaliste à Ouest France, diacre à St Augustin), se montre également intéressé et se joint aux candidats.

Une demande est donc adressée au Père Beulay pour qu'il sollicite des visas. Il n'est en effet pas possible d'entrer dans ce pays sans une demande personnelle, motivée, des autochtones. Cette demande est donc effectuée auprès du ministère des cultes. En effet, pour faciliter les démarches administratives, nous sommes censés appartenir à la communauté Carmélitaine laïque et nous nous rendons à Bagdad pour préparer un colloque religieux.

En attendant un éventuel départ, un programme de travail est préparé. Afin d'enrichir nos relations avec la communauté de Bagdad, plusieurs projets sont envisagés : échanges entre les enfants d'âge scolaire sous forme de dessins, de lettres et de chants, recueil de dons pendant la période de Noël pour aider les familles démunies, préparation d'un colloque en mai 2001 sur la prière du cœur.

Par ailleurs, avec l'association médicale humanitaire, nous fixons comme objectif de visiter les hôpitaux et les centres de soins, de faire un rapport sur l'état sanitaire et d'évaluer les possibilités d'aide éventuelle.

Nous avons attendu et espéré ce voyage pendant près d'un an. Après un premier refus de visa, une deuxième demande, effectuée par le père R.Beulay est acceptée, au titre de la "fraternité Carmélitaine laïque", par le ministère des cultes de Bagdad.

C'est décidé, nous partons.

Mercredi 30 janvier 2001

Coup de fil de Nadira à 6h50 pour me demander si nous sommes prêts et si nous n'avons aucun problème de dernière minute. Elle me précise qu'un taxi nous attendra à l'aéroport d'AMMAN, en Jordanie. Il est en effet impossible d'aller directement à Bagdad. L'aéroport est fermé. L'embargo interdit tout trafic aérien. Le transit se fait par la Jordanie ou les pays limitrophes. Nous devons déclarer notre argent personnel à la douane, de façon à pouvoir le rapatrier au retour. Le maximum autorisé, au retour, est de 50 \$. Nous échapperons peut-être au "test SIDA", obligatoire pour les hommes de moins de 60 ans qui séjournent plus de 15 jours. Je pars de Rennes, en TGV, pour Roissy, à 9 h10. Je suis seul car Myriam doit passer par Paris pour contacter Ishtar, jeune fille irakienne qui se fait soigner en France, prendre son courrier et rejoindre Jérémie qui arrive de Toulouse.

Nous nous retrouvons à l'aéroport vers 16 h30. Je fais connaissance avec Jérémie. Après sa maîtrise de droit, il termine un DESS de Sécurité intérieure /Police. Le poids de bagages est correct, malgré les boîtes de médicaments génériques que nous emmenons pour les hôpitaux. Départ de Roissy à 18 h20, arrivée à Francfort à 19h20.

Jérémie cherche désespérément des cigarettes. Enfin des gauloises !!! Deux prix sont affichés...qui nous laissent rêveurs ...on peut les acheter soit 30 F, soit 3 dollars (ce qui fait 21 F) A croire que les Allemands préfèrent les USD.

L'avion pour Amman est prévu à 21 h25. Heureusement, la salle d'attente est spacieuse et les sièges confortables. Myriam m'a prêté le guide de l'Irak de Gilles Munier. L'auteur, qui habite à Rennes, s'est rendu très souvent dans ce pays. C'est un inconditionnel du pouvoir en place, ce qui retentit sur l'objectivité du texte. Mais ce guide est tout de même intéressant. Il relate nombre d'événements historiques dont j'avais pris connaissance dans le livre de Charles saint Prot « De Sumer à Saddam. » De plus, il est de petite taille et pratique à transporter pour un touriste.

Jeudi 31 janvier

Oh tristesse, personne ne nous attend à l'aéroport d'Amman. Pas de Taxi ! Nous apprendrons ultérieurement que notre chauffeur a été arrêté à la douane et mis en prison en raison de menus trafics. Histoire vraisemblable car nous avons pu constater une intense contrebande entre la Jordanie et l'Irak, en particulier de cigarettes. Dans l'expectative nous patientons jusqu'à 1h30 du matin puis nous décidons de nous débrouiller par nos propres moyens. Un taxi local nous emmène à Amman, capitale de la Jordanie, située à environ 20 Kms, chez un ami chauffeur qui fait régulièrement le trajet. Il est environ 4 heures du matin. Le brave homme couche dans sa boutique et l'un de ses employés est allongé dans une voiture devant la porte. Nous avons le choix entre deux voitures, l'une pas chère et pas sûre, l'autre plus chère et très sûre. Le choix est rapidement fait.

Moyennant 180 dollars, nous roulerons dans un gros GMC très confortable. La frontière est à 250Kms. Les 20 premiers Kms sont légèrement vallonnés, parsemés de quelques habitations, puis c'est le désert, totalement plat, sans aucune végétation.... Ce qui nous permet de dormir un peu, sans regret.

Le passage de la frontière jordanienne est rapide et ne pose aucun problème. Celui d'Irak est un peu plus long. La fouille des bagages est plus sérieuse, sans être vraiment méticuleuse. Petite discussion sur la date des visas, qui serait mal écrite,

mais, finalement, nous repartons sans encombre...et surtout avec tous nos cadeaux, médicaments et produits pharmaceutiques, non sans avoir fait une mini distribution pour faciliter les relations !!!!

Encore 600 Kms de désert, puis nous traversons la vallée de l'Euphrate, premier paysage plus verdoyant. Le débit du fleuve est faible. Nous arrivons maintenant en Mésopotamie. Bagdad se trouve à quelques Kms. Nous y arrivons vers 14 h.

Le chauffeur a roulé très vite mais il faut reconnaître que la route est superbe, 4 ou 6 voies parfaitement entretenues, avec terreplein central. Il est possible de rouler à 140 / 150 Km/h sans problème. Au total il y a 12 h de trajet entre Amman et Bagdad.

A la gare de taxis, Myriam nous sauve avec son anglais, car nous n'arrivons pas à joindre Nadira au téléphone. Un deuxième taxi nous conduit à l'hôtel où nous devons loger, situé le long du Tigre, en face de l'hôtel Méridien. La facture du taxi est salée, mais pas moyen de discuter. Le voyage aller nous aura coûté 240 dollars pour seulement 140 au retour !

Nous sommes logés au 7^{ème} étage avec une vue superbe sur Bagdad.



Mais c'est tout ce qu'il y a de superbe. L'hôtel n'est plus qu'un vestige de son ancienne splendeur. Les moquettes sont usées, déchirées, leur couleur n'a plus rien à voir avec l'éclat des tapis de Bagdad. Quant à ma chambre !!!! Il n'y a pas d'éclairage, pas de drap de dessus, des embryons de rideaux pleurent le long des fenêtres, la prise de rasoir devait fonctionner du temps d'Abraham, la tablette de lavabo ne demande qu'à me rester dans les mains, la chasse d'eau se cache dans le bidet ...et la douche s'épanche largement dans toute la pièce..... Heureusement il fait doux et le soleil brille. Je demande quelques améliorations à la direction ...qui me vaudront quelques Bakchichs. Les employés de l'hôtel passent les uns après les autres pour obtenir un petit billet. Triste résultat de l'effondrement du niveau de vie et de la dégradation morale qui en résulte. Je tente de descendre au rez-de-chaussée par l'ascenseur.... Qui tombe en panne au 5 - ème.

Nadira doit nous rejoindre vers 18h30 avec le Père Beulay. Peut-être pourrons nous trouver une autre solution de logement. Le délabrement de l'hôtel ne me gêne pas particulièrement mais j'aurais préféré vivre dans un endroit plus modeste et plus intime.

Nous effectuons une première sortie dans Bagdad, à la tombée de la nuit, pour trouver un restaurant. Ce n'est pas une mince affaire. Le Père Beulay, qui œuvre depuis plusieurs dizaines d'années dans cette ville, n'est jamais allé au restaurant ! Nous sautons d'un établissement à l'autre...Pas propre, pas beau, pas assez clair, trop plein ...pour finalement aboutir dans un très bon petit restaurant où nous serons servis

Copieusement et rapidement. Nous constaterons d'ailleurs, au cours de notre séjour, que la nourriture ne manque pas pour ceux qui ont de gros moyens. Mais les aliments de base sont chers, inaccessibles à la majorité de la population.

(Prix du repas au restaurant : 25 Frs, Salaire mensuel moyen des cadres que nous avons rencontrés 150Frs)

Demain c'est vendredi, dimanche en terre d'Islam. Le Père décide donc de nous emmener visiter Babylone, située au sud de la ville. Nous tombons de sommeil. Bonne nuit les petits, sans beaux rêves.

Vendredi 1er février

C'est jour de repos pour les musulmans.

Nous partons à 8h30 pour Babylone. Il fait très doux. La circulation est dense mais fluide. La campagne est blanche, comme s'il avait neigé. En réalité, c'est le sel qui remonte à la surface du sol. Nous retrouverons cet aspect presque partout, sauf au nord de MOSSOUL. Le terrain salé est très favorable à la croissance des palmiers me dit le Père. Il y a peu d'autres espèces d'arbres qui résistent à cette salinité. La route est bordée de Robiniers, d'eucalyptus et d'un arbre dont le feuillage vaporeux ressemble à celui des tamaris. Il ne semble pas y avoir d'autres espèces.

Babylone se trouve à 80 kms. La route est très plate et droite. Les voitures roulent assez vite, même celles qui portent un cercueil sur le toit. IL s'agit en effet de l'axe routier qui

conduit aux villes saintes de Najaf et Kerbala (ou Kufa.) Les habitants de BAGDAD vont eux-mêmes enterrer leurs morts dans ces lieux saints en transportant les dépouilles dans des cercueils en bois. Il n'y a pas besoin de certificat de transport !

Nous longeons plusieurs raffineries entourées de batteries anti aériennes et de chars enterrés, ainsi qu'un gros monticule qui serait ou aurait été un centre de recherche nucléaire.

A plusieurs reprises nous voyons de très hautes cheminées fumantes. Ce sont des fours à briques. Tout, ici, est construit en briques d'argile : Maisons, Châteaux, Bâtiments publics. On est d'ailleurs un peu surpris de constater que des vestiges subsistent après plusieurs millénaires, étant donné la fragilité du matériau. Il est vrai qu'il ne pleut pas beaucoup. L'érosion est moindre que chez nous.

Nous arrivons à BABYLONE capitale du grand Hammurabi (-1770), premier grand législateur, puis de Nabuchodonosor (-600) et d'Alexandre le grand (-350).

A droite nous apercevons le grand amphithéâtre qui date d'Alexandre le grand, avant d'arriver à la porte d'Ishtar (ou plutôt sa reconstitution, toute bleue) puis sur la rue des processions, dont les joints sont en bitume. (Les rues étaient déjà recouvertes de goudron à cette époque !) A l'intérieur des remparts de magnifiques fresques sont encore visibles, en briques, représentant des taureaux et des dragons, (symboles du dieu Marduk). Les dragons sont constitués d'un mélange des attributs du serpent, du lion et de l'aigle. Un grand temple (Nin Makh), qui possède un profond puits intérieur, est très bien conservé. Une partie des remparts et du palais a été reconstruite mais les jardins suspendus n'existent plus. Le cours de l'Euphrate a d'ailleurs changé. Le fleuve ne coule plus le long des remparts.

Nous visitons le musée qui comporte, entre autres, des dessins et tableaux représentant, à travers les âges, la tour de Babylone dans l'imaginaire des artistes.

Rien à voir avec la réalité. Presque toutes les représentations montrent une tour ronde, alors qu'elle était carrée. Le père Robert Beulay, qui se souvient de l'endroit où se trouvent les vestiges de cette tour, à environ 1Km de la porte d'Ishtar, nous y emmène par des petits chemins à travers la campagne. Il n'y a plus aucune indication. Le site est désolé et complètement abandonné. Nous voici à l'endroit de la tour. Un carré de 91m de côté. Les fondations sont remplies d'eau et de roseaux.

Au milieu du carré se trouve une petite butte de terre, seule vestige de cette historique tour de 91m de haut à 7 niveaux dont le monde entier connaît l'existence.



A 15 kms de la sortie de Babylone, sur une petite route complètement perdue, nous découvrons les ruines d'une cité unique, Birs Nimroud ou Borsippa. C'était une place importante de la vie religieuse, car elle était le lieu d'adoration du fils du grand dieu babylonien Mardouk. Rappelons que les auteurs de la bible se sont beaucoup inspirés de certains passages de la création du monde par le dieu Mardouk et de l'épopée du héros Guilgamesh (notamment le passage qui concerne le déluge). Il reste les vestiges d'une

Ziggourat à 7 niveaux (la tour des 7 planètes), de 47 m de haut (qui serait la tour de Babel pour certains). Le sol est jonché de tablettes d'argile gravées (2150 à 2000 avant Jésus Christ). Nous ne pouvons-nous empêcher, Jérémie et moi, de gratter le sol comme des petits chiens pour en extraire les plus belles et même d'en mettre quelques-unes dans nos poches, malgré la mise en garde de nos amis. Un décret aurait été promulgué menaçant de peine de mort tous ceux qui se permettraient de chaparder ces vestiges !! Il y en a des centaines, peut être des milliers. Fantastique ! Certaines briques en argile de la tour possèdent encore des restes de la peinture cuite qui servait à les vernir (noire, turquoise). (Il y avait une couleur par étage : noire, blanche, rouge, bleue, rouge vif, argent pour l'avant dernier étage et or au sommet. Il est intéressant de constater (Fascicule édité par la faculté de théologie de Bagdad sous la direction du Père Beulay), que le prophète Ezechiel, qui eut une vision dans cette région, attribue certaines couleurs à la gloire du seigneur, plus ou moins intenses selon leur proximité par rapport au ciel. Y a-t-il une relation ?



Certains pensent qu'une comète s'est écrasée un jour sur cette Ziggourat, provoquant une véritable vitrification des briques en argile qui se trouvaient au sommet.

Nous profitons de l'extase pour faire sur place un léger Pique-Nique composé de Baklavas agrémentés d'une bouteille de vin rouge libanais que le Père Beulay gardait en réserve.



Nous retournons au couvent dans le milieu de l'après-midi car nous devons dîner le soir dans la famille de Nadira. Le couvent des carmes se trouve dans le centre de la ville, mais dans un quartier assez calme. Il est assez vaste, construit en briques d'argile grises. Il est séparé de la route par un étroit jardin en bande et un grillage. Passé le porche, on arrive à l'extrémité du cloître, au milieu duquel se trouve un patio où le jardinier a tenté de planter quelques fleurs. Un grand arbre est censé faire un peu d'ombre mais, aux dires du Père Beulay, il fait si chaud l'été qu'il n'est pas possible de profiter de ce petit espace apparemment très frais et protégé. A gauche, près de l'entrée, se trouve la cuisine et, au fond à gauche, une petite salle conduit à la chapelle. Des salles de travail, bureaux et accueil, se répartissent autour du cloître. Au premier étage, les chambres. La chapelle est très simple, rectangulaire, accueillante dans sa sobriété. Elle peut contenir environ 300 personnes.

Le soir, nous allons assez tôt dans la famille de Nadira. En effet, le Père Beulay souhaite nous faire visionner une cassette sur Babylone qu'il a enregistrée sur Arte. La maman de Nadira nous accueille très chaleureusement et nous installe dans le salon devant la télévision, un apéritif à la main. Nadira nous présente son jeune frère et sa sœur Léna.

La cassette d'Arte se révèle tout à fait remarquable, très intéressante, d'autant que nous venons de visiter le site. C'est donc avec le plus vif intérêt que nous suivons, image après image, les indications historiques et les remarques concernant le site.

Samedi 2 février.

Il fait un temps superbe : 25° l'après-midi 15° le matin. Les nuits sont fraîches, douces, il est possible de dormir avec un vêtement léger, fenêtres ouvertes.

Nous nous levons en général de bonne heure, vers 6 heures et demie-sept heures, parfois sept heures et demie du matin.

Ce matin nous devons prendre le petit déjeuner assez tôt car nous nous rendons à la faculté de théologie. J'essaie vainement de me faire servir un petit déjeuner "à la française". Le serveur m'apporte un petit déjeuner à l'anglaise avec jambon, fromage, confiture, beurre et un petit café très fort et très serré, très typique du pays.

À huit heures nous sommes prêts. Nous nous rendons à la faculté de théologie, vaste bâtiment situé dans un quartier très calme de la ville. Les terrains ont été achetés il y a plusieurs années par l'évêché, alors à qu'ils n'avaient qu'une très faible valeur marchande. L'évêché dispose maintenant de vastes terrains vierges propres à la construction. Les enseignants bénéficient de nombreuses salles assez bien fournies en matériel scolaire, en bon état, fonctionnel. Nous sommes en période d'examens et de nombreux étudiants s'apprêtent à plancher sur à un devoir préparé par le père.

Il semble y avoir parité entre les garçons et filles. Nous constatons qu'il y a de nombreuses jeunes filles qui se présentent à l'examen. Les étudiants sont habillés à l'européenne. Il n'y a pas de tchadors.

Nous terminons par la visite de la bibliothèque de la faculté qui possède de nombreux livres en français et en arabe, livres qui sont à la disposition des étudiants en fonction de leurs besoins scolaires.

Nous avons un rendez-vous à 9 heures 30 chez le responsable des cultes. En effet, pour avoir l'autorisation de visiter des hôpitaux publics il nous faut, d'une part une autorisation, d'autre part un accompagnateur qui nous pilote pendant la visite. Nous sommes reçus par le chef de service responsable, qui, après nous avoir gratifié d'un discours très orienté sur la valeur de son administration et l'épouvantable agression des puissances impérialistes, (traduction de nos accompagnateurs car ce n'est pour nous qu'une chanson de geste, même si ces gestes et la voix peuvent paraître éloquents), donne un certain nombre de coups de téléphone pour nous ouvrir des portes. Après une bonne heure d'entretien, nous obtenons un rendez-vous pour l'hôpital public de Pédiatrie le lundi matin suivant. Au milieu de la conversation, le responsable du ministère nous indique, de façon tout à fait fortuite, qu'il doit utiliser régulièrement du propranolol pour sa santé. Que ceux qui ont des oreilles veuillent bien entendre !

Le Père lui fait savoir qu'il se fera un plaisir de lui en procurer par l'intermédiaire de la valise diplomatique. La conversation se déroule en arabe. Nous n'avons donc pas vraiment participé. Je demande au Père Beulay de remercier ce haut fonctionnaire et de lui faire savoir que, comme beaucoup de nos compatriotes, nous sommes opposés à cet embargo qui nuit terriblement à la population.

Dès la fin de cette visite nous nous rendons à l'hôpital saint Raphaël tenus par des religieuses dominicaines.

C'est d'un hôpital de trente-six lits, construit par la communauté dominicaine et géré par des religieuses. Nous sommes reçus par le directeur administratif mais la mère supérieure est absente. Rendez-vous est donc pris pour les jours suivants. Nous allons déjeuner dans un self-service puis nous rentrons à l'hôtel pour faire une sieste, car Jérémie est en proie à une légère turista.

Nous avons rendez-vous à 18 h au couvent des dominicains. Nous partons à dix-sept heures environ. Heureusement, car il y a une circulation intense en ville. Nous sommes surpris par le nombre de voitures, pas toujours en très bon état, qui circulent. Il n'y a aucune bicyclette et pratiquement pas de motocyclette ni autre engin à moteur.

Comme dans toutes les villes où la circulation est particulièrement intense, il faut une dextérité particulière pour pouvoir se faufiler entre les voitures.

Notre chauffeur est particulièrement adroit dans ce sport, heureusement pour nous, car nous

serions totalement incapables de le remplacer au volant. Nous constatons une nouvelle fois

que les infrastructures routières sont particulièrement bonnes. Grandes avenues dégagées,

routes à quatre voies, panneaux indicatifs (malheureusement pour nous en arabe) signalisation

bien faite.

Les dominicains nous reçoivent avec chaleur (dans tous les sens du terme) dans une petite pièce rectangulaire qui sert de salon. Il y a le père Veil Youssouf, le père Shootai, le frère ? le père Michel, qui est Carme, et Madame X qui aide au secrétariat des dominicains. Nous discutons assez librement de la situation en Irak et des nombreux problèmes qui se posent, tant à la population civile qu'aux religieux. Nous préparons notre voyage à MOSSOUL. Le père Robert demande aux dominicains s'il est possible de coucher au monastère et de contacter le Père Naguib, responsable des dominicains à Mossoul.

Nous sommes invités à dîner chez la maman de Nadira. Nous faisons connaissance avec ses Neveux : Marwan, étudiant en médecine, musicien (il joue de l'orgue), et Mahir, futur informaticien, lui aussi musicien, qui joue du violon. Le Père Michel (belge) se joint à nous. La soirée est particulièrement détendue et nous nous amusons follement à écouter les histoires drôles des uns et des autres, en particulier du Père Michel. (Les noces de cana) (Adam et sa côte) etc. Hélas, comme toutes les histoires drôles, elles me rentrent par une oreille...et sortent par l'autre.

Dimanche 3 février.

Nous visitons la maternité HAYAT, tenue par les sœurs dominicaines. (Sœur Baaouth) Elle comporte vingt-sept chambres, réparties sur trois étages.

Le rez-de-chaussée est réservé au service administratif et aux salles de consultations.

Nous interrogeons la mère supérieure sur l'évolution des pathologies au cours de ces dernières années. Elle nous donne quelques indications sur la morbidité. Depuis plusieurs années les médecins ont constaté une diminution du poids moyen de naissance des enfants (200 à 300 g) Il a également été noté une augmentation des cas de malformations et du nombre des décès.

Nous visitons les 3 étages de la maternité. Ils sont construits de façon symétrique. Il y a deux salles d'accouchements et une salle d'interventions chirurgicale au premier étage.

Les chambres sont très confortables. Elles comportent toutes une salle de bain. Elles sont très bien tenues, très propres. Les salles d'accouchements sont stérilisées après chaque intervention, le matériel est de bonne qualité mais ancien. On peut constater que les couveuses sont vétustes. La religieuse indique qu'elle a dû les acheter d'occasion en raison de la pénurie actuelle de moyens financiers et de matériels neufs.

Avant de partir, nous visitons également les locaux des religieuses, composés d'une grande salle à manger, d'une cuisine, d'une chambre pour chacune d'entre elles et d'une petite

chapelle au premier étage. La cour du couvent a été supprimée pour construire un nouveau bâtiment car les capacités d'accueil de la clinique étaient jugées insuffisantes.

Nous passons ensuite au consulat pour régler des problèmes de papiers pour Isthara, qui doit venir faire soigner son diabète à Paris, et obtenir les documents nécessaires au séjour de Nadira en France.

Le Père Beulay nous offre un bon repas "poulet" dans un restaurant de Bagdad puis nous rentrons à l'hôtel.

L'après-midi est libre car le père et Nadira doivent préparer l'office de dix-huit Heures. (La messe a lieu dans la chapelle du couvent.)



Le chauffeur vient nous reprendre à dix-sept heures. L'office est très beau, animé par une dizaine de chanteurs et musiciens, violon, orgue, guitare, flûte, sous la direction du père et de Nadira. C'est un office de type monastique. Nous sommes sensibles à la qualité musicale des chants, à l'effort de diction des textes (qui sont lus lentement et distinctement) et au recueillement de l'Assemblée (environ 300 personnes).

Après la messe, nous bénéficions d'une réunion avec les jeunes responsables de la catéchèse, dirigée par le père Rémond. Nous réfléchissons à la façon de préparer les échanges avec les enfants.

Lundi 4 février

Nous prenons un petit déjeuner frugal à l'hôtel. La salle, située au premier étage, est remplie de pèlerins assez âgés (à mon avis aux environs de 70 à 80 ans) surtout des hommes, mais également quelques femmes voilées, qui prennent également leur petit déjeuner. Les hommes se passent de l'eau sur le visage et se remplissent la bouche, puis, avec un grand naturel, crachent sous la table, sans que le personnel manifeste la moindre émotion. Malheureusement, ils ne sont pas à la campagne. Il n'y a pas de terre battue mais de la moquette. Inutile de dire que cette dernière a pris des couleurs tout à fait particulières et se trouve parsemée de ronds plus ou moins grands, plus ou moins colorés. Comme il n'y a jamais de nettoyage, elle n'a plus que le nom de moquette.

Ces pèlerins semblent très pauvres, leurs vêtements sont très modestes et usagés, mais l'ambiance paraît excellente. Le car qui les attend dans la rue n'est pas non plus de la première jeunesse.

Le père Beulay vient nous prendre à huit heures. Nous nous rendons au ministère des cultes ou nous devons rejoindre « l'officiel » qui doit nous accompagner à l'hôpital pédiatrique de Bagdad.

L'hôpital pédiatrique est un grand hôpital public qui, extérieurement, ressemble à un CHR de province français.

Ce qui frappe d'emblée c'est le laisser-aller apparent. Une foule de personnes se promène dans les couloirs. Les locaux pourraient être corrects mais ne sont visiblement pas entretenus. La saleté règne en maître.

L'officiel choisit un médecin pour nous promener à travers l'hôpital et répondre à nos questions. Nous ferons la visite en salle avec lui. (Je relate plus loin la description de l'hôpital.)

Il est environ midi quand nous terminons cette visite. Nous nous rendons immédiatement dans le centre de la ville où le père veut nous faire visiter la plus vieille université islamique de Bagdad (l'école Mustansiriya, de 1242) et le bazar.

Cette école dispensait des cours d'arabe, de théologie, d'astronomie, de mathématiques, pharmacologie et médecine. Elle représentait le centre d'études universitaires le plus important du monde islamique à l'époque des Abassides. Elle était également célèbre pour son horloge qui indiquait les heures astronomiques.

L'école longe le Tigre. Elle côtoie également le bazar. C'est un grand bâtiment quasi rectangulaire, de 104 mètres de long sur 44 m de large. Deux étages sont destinés aux chambres d'étudiants, aux salles de lecture, aux salles d'études, à la bibliothèque, à la cuisine, aux salles de bains, ainsi qu'à une pharmacie rattachée à un hôpital

Après le repas de midi, nous avons rendez-vous avec un médecin cardiologue, en privé, dans une des salles du couvent. Nous lui posons de nombreuses questions sur les études médicales, les possibilités de carrière, les conditions de vie des médecins en ville. Il perçoit actuellement un salaire de 150 francs par mois et ses perspectives de carrière sont extrêmement limitées. Ceci explique probablement en grande partie pourquoi la majorité des étudiants et cadres, pas seulement les médecins, souhaite s'expatrier.

A la fin de l'entretien, nous lui remettons quelques médicaments et du matériel de perfusion que nous avons amené dans nos bagages.

Nadira et le père nous rejoignent pour nous emmener à la cathédrale où le Père doit donner une conférence.

Nous sommes surpris de l'affluence. Il y a peut-être 400 à 500 jeunes garçons et filles qui viennent spontanément suivre les cours de théologie, en plus de leurs études habituelles.

Le Père Beulay nous indique que c'est un moyen pour les jeunes gens et jeunes filles de se rencontrer une fois par semaine ...tout en approfondissant leurs connaissances religieuses. Ceci explique peut-être cela ! Les nourritures terrestres à l'ombre du Ciel !

La cathédrale elle-même est assez banale. C'est une grande pièce rectangulaire qui peut contenir environ 500 à 600 personnes. Comme tous les bâtiments de la ville, elle est construite en briques cuites.

Derrière la cathédrale se trouve un jardin, assez vaste, dans lequel les étudiants peuvent bavarder et se détendre entre les cours.

Nous nous rendons ensuite à l'hôpital saint Raphaël. C'est un hôpital tenu par les sœurs dominicaines, qui comporte un étage de gynécologie et deux étages de chirurgie générale. (Voir par ailleurs la description)

Nous sommes reçus le soir par les parents d'Isthar qui nous ont préparé un repas somptueux.

Ils ont invité quelques amis, dont une allemande qui parle très bien français. Elle est responsable de la compagnie aérienne Lufthansa. Il n'y a plus de vols sur Bagdad, mais les allemands, bons économistes toujours prévoyants, ont laissé leurs bureaux ouverts en attendant la reprise du trafic.

Son mari est un ancien avocat à la retraite. Il parle couramment le français et l'anglais et semble apprécier le whisky. Une amie d'Isthar fait partie de la soirée. C'est une jeune fille

très vive qui parle également très bien anglais. Elle travaillait avec Istar avant que cette dernière ne quitte le pays.

Je ne profite pas très bien de la soirée car je suis pris d'un violent mal de tête. Cependant j'ai le temps d'admirer le décor et la qualité de présentation des plats ...sans pouvoir en apprécier la saveur, sauf celle d'un petit morceau de poisson, qui est succulent. Il y a des feuilles de vigne farcies, de nombreux petits plats, à base de viande, de légumes ou de poisson, dont je ne connais pas le nom. Pour nous faire plaisir, les parents d'Istar nous ont même ouvert une bouteille de Bordeaux. Malheureusement le vin est imbuvable. Jérémie et moi-même, qui nous étions précipités sur cette délicate boisson, avons dû renoncer dès la première gorgée, écarter discrètement le verre, et prendre subrepticement un autre verre pour boire un jus de fruit. Signalons tout de même que le whisky ne semble pas être inconnu mais que l'on boit, dans l'ensemble, assez peu d'alcool, hormis une bière du pays (qui n'est d'ailleurs pas très bonne).

Mardi 5 février.

C'est le début d'un périple au nord de l'Irak. Nous nous levons de bonne heure et, après un petit déjeuner succinct, nous nous installons à 7 dans la voiture : le chauffeur, le père Beulay, Nadira, Baktar (un jeune frère Carme dont les parents habitent Mossoul), Myriam, Jérémie et moi-même.

Nous n'avons aucune idée précise du périple qui est prévu, si ce n'est que nous devons passer par Mossoul. Nous sommes arrêtés à plusieurs barrages de police (qui sont très nombreux dans tout le pays), mais, dès que les policiers reconnaissent le véhicule du couvent et qu'ils aperçoivent à l'intérieur un prêtre en soutane, ils n'effectuent aucun contrôle. (Au cours de notre séjour, nous n'avons eu aucun contrôle de passeport, bien que les policiers aient souvent été surpris de notre présence et nous aient dévisagé avec circonspection.)

La route est droite et plate. Là encore, nous pouvons remarquer de nombreuses batteries antiaériennes autour des raffineries, ainsi que de nombreux petits monticules qui abritent des chars enterrés. Il fait une température très agréable, aux environs de 25°. La circulation est intense. Il y a en particulier de nombreux camions citernes qui circulent dans les deux sens.

Nous arrivons à Samara vers 11 heures. Nous nous arrêtons assez longuement pour visiter la ville.

Cette ville fut construite soixante-quatorze ans après la fondation de Bagdad, vers 836. Nous nous rendons en premier lieu à une immense mosquée dite tombeau d'ASKARI. Elle est constituée d'un dôme de 68 m de circonférence et de deux minarets plaqués or de 36 m de haut. Les murs latéraux sont constitués d'une fine mosaïque de petits cristaux. L'ensemble brille tellement que je suis obligé de mettre mes lunettes de soleil pour pouvoir la contempler.

Nous nous rendons ensuite à la grande mosquée ou plutôt à ce qu'il en reste, car elle a été complètement rasée. Sa reconstruction est en cours. C'était, en son temps, la plus grande mosquée du monde islamique (bâtie en 852, en Briques et en argile, elle mesurait 140 mètres de long sur 160 m de large. Elle possédait des parois épaisses de 2,65 m et quarante-quatre tours.)

À côté de la mosquée, un minaret en spirale de 52 m domine toute la ville. Nous n'avons pas le temps de le gravir car nous voulons arriver à Mossoul avant la nuit. Nous nous arrêtons à la sortie de la ville pour prendre un léger repas, constitué de bananes et gâteaux, arrosé d'un petit vin du Liban très gouleyant.

Nous repartons au bout de 10 minutes, mais, malheureusement, après quelques kilomètres, la voiture tombe en panne, pompe à eau cassée. Nous sommes en pleine nature. Il

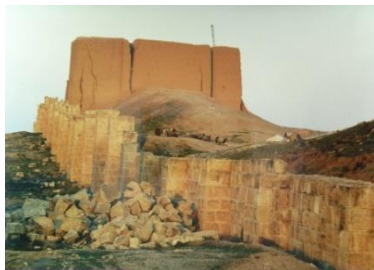
n'y a aucun bâtiment visible à l'horizon. Le chauffeur et Bakthar sont obligés d'arrêter une voiture qui circule dans l'autre sens pour les conduire à un garage que nous avons aperçu quelques kilomètres avant. Ils nous enverront un taxi dès que possible. Notre voiture sera tractée par une dépanneuse pour être réparée.

Ce n'est donc que deux heures plus tard que nous nous dirigeons vers Mossoul. Nous arrivons chez les dominicaines vers seize ou dix-sept heures. Elles nous ont préparé un bon petit diner et s'inquiétaient de ne pas nous voir venir.

Jérémie et moi-même logerons dans une très confortable petite chambre qui donne sur le jardin et la chapelle. Elle possède une salle de bains attenante et un appareil de chauffage électrique au cas où nous aurions froid. (À Mossoul, l'électricité n'est délivrée que 2 heures par jour...quand il n'y a pas de coupure totale. Les religieuses possèdent heureusement un groupe électrogène qui permet d'assurer en partie la consommation du couvent). Myriam a sa propre chambre dans la communauté avec Nadira.

Le Père, lui, occupe ses appartements habituels (car il vient assez régulièrement donner des cours de théologie). Les lits sont excellents. Je m'allonge en arrivant, pendant que les autres vont prendre leur repas, car je suis pris d'une violente migraine. Deux heures plus tard, le Père vient s'asseoir à côté de mon lit pour me dire qu'ils ont décidé de se rendre sur le site de Ninive. Je ne me sens pas très en forme, malgré les comprimés que Nadira m'a donné, mais la simple évocation de la ville et l'idée de rater une si importante visite me guérit déjà à moitié. (Ah le psy !) Je décide de me lever et de les suivre, quoi qu'il m'en coûte.

Grand bien m'en pris, car ce fut un immense plaisir et une intense émotion de voir les vestiges de cette grande ville que Jonas mit trois jours à traverser. (En réalité, il semble que l'histoire ait été très légèrement modifiée, car il faut au maximum une demi-journée pour aller d'un bout à l'autre des murailles, même à pas lent). D'après le Père, ces trois jours relatés dans la bible auraient correspondu à un voyage plus long vers la frontière de l'Iran



Les vestiges de l'ancienne muraille sont constitués d'un important monticule de terre qui fait le tour de la ville. Deux ou trois portes ont été reconstituées. À l'intérieur de cette vaste enceinte, il n'y a plus aucune construction. Quelques bédouins sont installés avec leurs tentes et leurs animaux. Le paysage est biblique. Les tentes, les moutons, les chèvres, les animaux, et, entre les remparts, de vastes champs et prairies ...éclairées par le soleil rouge qui se couche à l'horizon, baignées par le souffle d'un petit vent chaud et doux.

Ninive était la troisième capitale Assyrienne (Après ASSUR et NIMROUD). Elle avait une grande importance religieuse et administrative. C'était déjà un centre culturel important depuis les Sumériens et les Babyloniens. De grands rois assyriens ont régnés à Ninive, tel Assurbanipal (626 avant Jésus Christ), où Sargon II (705 avant Jésus Christ). L'ancienne muraille, partiellement reconstruite, mesurait 12 km de circonférence. Elle comportait 15 portails et il est encore possible de voir, sur 2 d'entre eux qui ont été restaurés, des bas-reliefs qui représentent des lions et des taureaux ailés.

Après cette superbe visite, nous retournons au couvent. Bakthar n'est pas encore revenu et nous ignorons si la voiture sera disponible demain.

Un délicieux repas nous attend, préparé par les religieuses avec ce qu'elles ont dans leur jardin, agrémenté de quelques œufs frais et de tranches de mouton.

Le père Nageeb Mekhail, responsable de la communauté dominicaine de toute la région de Mossoul, est venu nous saluer à notre arrivée. Il propose de nous emmener le lendemain en automobile, avec un de ses amis chauffeur de taxi, si nous n'avons pas récupéré notre véhicule. Il nous invite également à prendre le repas de midi à la cathédrale. Nous acceptons volontiers. Nous nous couchons avec la satisfaction d'avoir passé une journée exceptionnelle. Le sommeil nous saisit très vite.

Le mercredi 6 février.

Messe à 7 heures dans la chapelle du couvent au milieu de quarante religieuses, toutes d'origine irakienne.

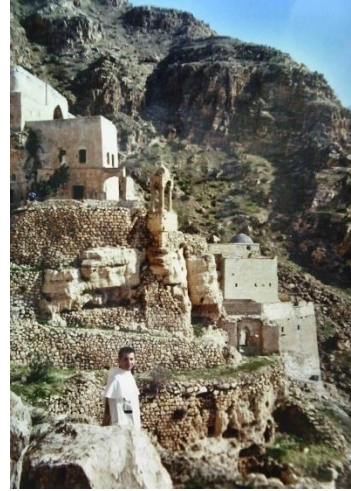
Ainsi qu'il était prévu, le père dominicain est venu nous chercher avec deux voitures.

Nous nous dirigeons vers le couvent de Rabban hormoz. La campagne est légèrement vallonnée, beaucoup plus verdoyante que lors de la journée précédente. Nous remarquons de part et d'autre de la route des chars enterrés, canons pointés vers les montagnes, soit vers les montagnes du Kurdistan, soit vers les montagnes d'Iran. En effet, nous longeons la frontière de l'Iran, tout au moins dans sa partie Nord Est, en nous dirigeant vers le nord, c'est-à-dire vers le Kurdistan.

Le monastère est perché au sommet d'un goulet étroit et aride, très encaissé. Le site est superbe, la visite le sera également. Nous arrêtons la voiture à mi-hauteur. Il faut environ une demi-heure de marche pour arriver au sommet. Myriam s'arrête à mi-chemin, car la pente est raide, tandis que nous continuons vers le monastère. La montagne est criblée de petites habitations troglodytes ou les moines et religieux venaient se recueillir.



(Le père Nageeb Mekhail, né en 1955, un peu plus jeune que moi, deviendra supérieur de la communauté de Mossoul. Lors d'un pèlerinage à Lourdes, ou j'ai eu la joie de le revoir vers 2006, il me raconte que les islamistes, pour faire pression sur lui et le faire partir, ont, non seulement proféré des menaces à son égard, mais déposé sur le parvis de sa cathédrale la tête coupée de deux de ses jeunes fidèles. Il refuse cependant de céder aux menaces et promet de rester solidaire des membres de sa communauté chrétienne de Mossoul, même s'il doit y perdre la vie.)



Le monastère a été abandonné il y a quelques années car, adossé à la frontière Kurde, située à moins de deux cent mètres, il était régulièrement pillé.

Il est en partie creusé dans la roche et l'on accède d'une salle à l'autre par des galeries étroites. Une première chapelle, très sobre, contient un autel surmonté d'un grand panneau sculpté et peint, ainsi qu'un chemin de croix où chaque croix est de style différent (quatorze croix). Une porte voûtée assez basse permet d'accéder à une mini chapelle qui contient un autel au-dessus duquel sont sculptés dans la paroi, à gauche, un moine, à droite, une hostie. Au fond de cette chapelle se trouvent les tombeaux des moines, recouverts par des stèles.

Par une cavité latérale, suivie d'un tunnel creusé dans la roche, dans lequel il faut marcher accroupis, nous accédons à la pièce où dormait le fondateur du monastère.

Un autre tunnel nous fait parvenir à sa chapelle particulière, creusée également dans la roche, où il venait se recueillir et prier. A mi hauteur, trois niches sculptées d'une croix sont visibles. Au sommet de la cavité, qui se trouve à environ 2,50 m sous le sol, deux crochets sont visibles, fixés à la paroi. Ces crochets servaient à accrocher des chaînes auxquelles le bon moine se pendait pour ne pas dormir et prier. Nous avons heureusement emporté deux piles électriques, car tout cet ensemble, creusé à même la montagne, ne comporte aucune ouverture et se trouve donc dans l'obscurité la plus totale. Le tombeau d'un évêque, mort alors qu'il venait faire une retraite, est également visible dans une petite pièce contiguë à la chapelle principale. Nous remarquons également un autre tunnel qui s'enfonce vers le bas de la montagne. Il servait probablement à fuir en cas d'attaque des Kurdes. Il est maintenant impraticable, en partie effondré.

La suite de la visite se fait à flanc de montagne, sur un sentier assez large qui court le long de la falaise. Nous passons devant une coupole supportée par 3 colonnes, qui abritait la cloche du couvent. Tout le long de la paroi de la falaise, creusées dans la roche, de mini cellules de deux ou trois mètres de long sont demeurées à l'état brut, ouvertes face à la vallée, séparées de la falaise abrupte par un terreplein de quelques mètres. L'endroit est superbe et prête à la méditation et à la prière. Alors que nous redescendons, nous entendons Myriam qui nous appelle désespérément. Nous soupçonnons rapidement qu'il se passe quelque chose d'anormal.

Jérémie se précipite en courant, tandis que j'aide Nadira à descendre les hautes marches qui mènent au monastère. Le Père, qui s'ennuyait en nous attendant, a voulu gravir la montagne dans sa plus forte pente pour rejoindre une grotte qu'il connaissait. Je pense qu'il a

présupposé de ses forces. Essoufflé et fatigué, il a glissé sur la pente très raide. Il a pu appeler au secours, ce qui a permis à Myriam de le repérer.

Par chance, des ouvriers qui effectuaient de petits travaux sur le couvent se sont précipités sur la pente et l'ont aidé à redescendre. Jérémie les a rejoint. Je prends une bouteille "d'eau des Carmes", seul "médicament" disponible dans la voiture, et la lui apporte le plus vite possible. Quand j'arrive, il a déjà bien récupéré. Il est debout et s'apprête à reprendre la descente. Il s'agit probablement d'une simple maladresse liée à la fatigue, car le pouls n'est pas accéléré. Nous arrivons finalement la voiture. Nadira est en larmes. Elle mettra une bonne heure à se remettre de ses émotions.

Malgré cet incident, nous nous arrêtons quinze minutes au monastère Notre-Dame de la semence, fondé par des patriarches chaldéens, havre de paix au milieu du désert. L'ensemble est harmonieux, composé de deux petites cours intérieures avec jardin et, sur la gauche, une église de style rococo qui apporte ombre et fraîcheur.

Nous retournons à Mossoul pour prendre le repas de midi au couvent des dominicains. Les bâtiments sont en réfection. Au rez-de-chaussée, on pénètre dans une grande Cour qui permet d'accéder, au fond à gauche, à l'entrée de la cuisine et de la salle à manger. Au premier étage, le père Naguib couche dans une immense bibliothèque dont tous les rayons sont chargés de livres anciens. Elle se prolonge sur un vaste cabinet de toilette.

Les religieuses nous ont préparé un excellent repas, agrémenté d'une bouteille de vin qui malheureusement, là encore, n'a pas la même saveur que notre bon bordeaux.

Nous visitons ensuite l'église, en pleine réfection. Pour les 250 ans de l'implantation des dominicains, de grands travaux ont été entrepris. Les matériaux utilisés sont remarquables (marbre de Mossoul, gris, et marbre du Kurdistan, veiné de rouge), mais les choix architecturaux et les motifs, souvent symboliques, sont très discutés et discutables.

Cela nous donne droit à une grande discussion architecturale et esthétique entre "nos deux évêques" » ...qui fait suite à une discussion théologique engagée pendant le repas, concernant St Thomas d'Aquin, les nestoriens, la place et l'importance, dans la pensée religieuse orientale, du philosophe arabe Al-Farabi (900), commentateur de Platon et d'Aristote, (d'ailleurs appelé "le second maître" après Aristote), qui influença Avicenne et Averroès. Autant dire, selon l'expression de nos enfants, que ça... "volait très haut".

Le Père Beulay ne semble pas convaincu de la nécessité de construire une si riche église en ces temps de pénurie. C'est très discutable. Les plus belles églises (ou mosquées...ou autres bâtiments religieux) ont souvent été construites dans des périodes difficiles, marquant la prééminence de l'expression du spirituel sur le matériel. Et puis, dans le cas présent, les matériaux utilisés, qui nous paraissent luxueux et superbes, ne sont que de la pierre locale.

L'après-midi, nous nous rendons sur le site assyrien de Nimroud, seconde capitale syrienne, qui fut une ville florissante. Elle est située sur la rive orientale du Tigre, à 37 km de Mossoul. Elle était autrefois entourée d'une muraille de 8 km. Une Ziggourat, qui forme une colline conique dont les ruines mesurent environ 17 m de haut, se situe à la partie nord-ouest de la ville, près de la porte d'entrée. Le palais couvre une superficie de 200 m sur 130 m. Les entrées sont flanquées de taureaux à têtes d'hommes ou de lions à ailes de faucons. Ces sculptures imposantes devaient être les gardiennes de la cité. Il persiste encore de nombreux bas-reliefs, (en pierre verte qui ressemble à du marbre) dont beaucoup sont très abîmés, cassés ou effrités. Certains représentent de belles têtes d'assyriens, (dont probablement celle de d'Assur-Nassi-Bal II), des pieds, des mains, des scènes de chasse, ou encore des personnages qui portent des vases ou tiennent en laisse des animaux, dont des singes. La plupart sont couverts d'inscriptions.

. Les fouilles ont également mis à jour une sorte de village en terre cuite avec des tombeaux souterrains recouverts de dalles. Des sculptures en ivoire ou plaquées d'or (dont la Joconde de Nimroud) auraient été trouvées ici. Ceci explique sans doute que tout cet ensemble soit entouré de fils de fer barbelés et surveillé par des miradors. Du fait de l'embargo, nous sommes les seuls touristes à être venus depuis des années.

Le site est malheureusement très dégradé, fort mal entretenu, sale. Les fragments de sculptures sont recouverts de tôles ondulées, éparpillés sans aucun ordre sur le terrain.

C'est tout de même une visite particulièrement intéressante sur le plan historique. Il faut souhaiter que les aménagements reprennent après la guerre.

Surprise ! Je lis ce matin dans le journal, nous sommes en juillet 2001, que 2 imposantes statues de taureaux ailés viennent d'être mise à jour peu après notre passage, sur ce même site. Je suis tout de même étonné car les fouilles semblaient complètement abandonnées, au moins provisoirement !

Nous retournons ensuite à Mossoul pour dîner dans la famille de Bachar. Nous sommes reçus comme des invités de marque. La famille est au grand complet, Père, Mère, les 3 frères, les 3 sœurs, les conjointes et les enfants. Nous commençons par une séance de photos, sous la houlette de Jérémie, ou toute la famille au grand complet se mêle aux invités ...sous le regard toujours bienveillant de Saddam Hussein, omnipotent sur l'écran d'une télévision qui reste allumée en permanence, bien que les images soient à peine visibles et le son assourdissant. Nous pouvons ainsi apprécier la beauté, l'humanisme, le courage et l'altère fierté de ce grand homme qui est présenté à tous les instants, dans toutes les situationspuis nous continuons par un repas pantagruélique qui comporte des mets très variés et très typiques que je ne saurais décrire (Dolma, légumes fourrés... Khabab, saucisson de viande grilléeGas, viande de mouton coupée en fines lamelles...Baklavas, gâteaux feuilletés sucrés...) Le tout est étalé sur une grande table dressée dans l'entrée, à côté du salon. Chacun se sert à sa guise, adultes en premier, enfants en dernier. On reconnaît là le sens de l'accueil de ces pays du moyen orient. Malgré la pénurie et la pauvreté, la famille de Bachar a voulu nous recevoir avec chaleur, dignité.....et abondance. Les discussions portent surtout sur la meilleure façon de pouvoir sortir du pays, plutôt que d'essayer d'y vivre agréablement, du moins en ce qui concerne les jeunes. L'un des frères de Bachar, chimiste, vend des gâteaux et des cigarettes dans la rue, le soir, après le travail, pour joindre les deux bouts. Il rêve de fuir au Canada et se renseigne auprès de nous sur les éventuels moyens de quitter le pays.

Nous passons une nuit paisible au couvent après ces copieuses agapes, non sans nous poser de nombreuses questions sur la situation du pays et de ses habitants.

Jeudi 7 Février

Un succulent petit déjeuner nous attend au saut du lit, préparé par les religieuses qui nous font profiter de la production interne du couvent, confitures, fruits, petits œufs de poules frais (je dis petits car ils sont gros comme des œufs de pigeons).

Après avoir remercié la communauté de ce chaleureux accueil et salué la mère supérieure qui nous embrasse avec affection, nous nous dirigeons sur le monastère de « Mar Matti », jacobite, situé dans la montagne près de la frontière du Kurdistan. C'est un imposant bâtiment situé à flanc de montagne, actuellement en réfection. Il n'y a évidemment aucun touriste. La température est très clémente mais les plaques de neige qui saupoudrent la montagne attestent que la froidure de l'hiver vient juste de se terminer. Quelques ouvriers réparent les escaliers de ce très vaste bâtiment, construit en 2 étages. Après avoir passé le porche central, on se trouve à l'intérieur d'une Cour surplombée d'une sorte de cloître autour duquel s'ouvrent des chambres. Cette cour rectangulaire intérieure est bordée de cellules et de

locaux domestiques. Un grand escalier en pierre conduit à l'étage supérieur. Il permet d'accéder à une chapelle très curieuse, au fond de laquelle se trouve une petite pièce, sur la gauche, où est situé le tombeau de Bar Elaus (fils du juif) 1226/1286, encyclopédiste religieux qui aurait explicité la pensée mystique des Nestoriens. Les locaux sont en assez bon état. A gauche de la chapelle, une pièce voûtée contient les tombeaux des prieurs. Dans cette pièce, en bas et à droite, une chaîne est scellée dans le mur. Elle servait, nous dit-on, à attacher par le cou, à l'aide d'un collier métallique, les malades déments ou agités (Que venaient ils faire ici ?). Elle est située sous une haute voute en pierre de taille.

A l'extérieur, un sentier escarpé contourne le couvent et conduit à une grotte dans laquelle est érigé un autel primitif. C'est là que le saint homme, Bar Elaus,

venait prier. Le flanc de la montagne est longé par un chemin qui se poursuit à flanc de coteau avant de rejoindre la vallée après un escarpement. Nous l'empruntons quelques minutes en courant pour profiter de la beauté du paysage. Le point de vue est exceptionnel du haut de ces Rochers.

Nous descendons ensuite dans la vallée et passons au monastère de « Mar Behram », 13^{ème} siècle, remarquable par sa façade sculptée qui montre Behram, à cheval, terrassant un dragon et le transperçant avec sa lance (comme St Georges). À l'intérieur de l'église, entre le chœur et la nef, se trouvent deux magnifiques portes sculptées dont les frontons, également sculptés, sont tout à fait remarquables. L'une des deux portes met en évidence deux petits lions, plus vrais que nature, dont l'un a le corps sur un pan de mur et la tête sur le pan de mur perpendiculaire.

Cette composition intéressante donne une impression de mouvement.

Après cette visite, nous nous dirigeons sur Kirkuk en longeant la frontière de l'Iran. Les terrains militaires sont nombreux, truffés de chars enterrés et de nids de mitrailleuses, rappelant, si besoin est, la longue guerre Iran-Irak. L'armée protège les nombreuses installations pétrolières et une multitude de camions citerne sillonne la route. Il s'agit toutefois d'une zone agricole dont la terre serait assez fertile.

A Kirkuk nous photographions la citadelle et le marché, situé au bord du fleuve, avant d'aller déjeuner chez « un chrétien », c'est à dire un restaurant « propre », tenu par un patron de religion chrétienne. Ce dernier, qui a séjourné plusieurs années en France, parle d'ailleurs très bien notre langue. Cette association de « chrétien et propre » a un côté un peu choquant, mais il faut reconnaître que la différence de tenue entre les restaurants est très différente suivant l'appartenance religieuse. Nous sommes bien reçus et servis très rapidement. Le repas est très simple mais copieux et bon. Après une minuscule panne qui ne nous empêche pas d'arriver au but, nous terminons la journée par un repas au couvent, dans une ambiance très chaleureuse, entourés du père Michel, du père Raymond et de Baktar.

Vendredi 8 Février

Ce matin, nous nous penchons sur la catéchèse des enfants. Nous faisons connaissance avec les monitrices et les jeunes. Nous prenons quelques photos, enregistrons des chants et demandons aux enfants de nous réaliser quelques dessins pour les enfants de Rennes. La représentation de certaines scènes de guerre ou de souffrance traduit bien l'atmosphère qui règne ici.

La journée sera calme. Il n'y aura pas de déplacement important. Nous allons déjeuner dans une gargote près du Tibre. Au menu, un Masgouf, plat typique du pays. Il s'agit de très gros poissons qui sont coupés en deux dans le sens longitudinal, fixés sur des perches et

grillés sur des braises ardentes de tamaris. La chair est assez fade. Elle présente un goût de terre et de vase, un peu comme nos carpes.

Au début de l'après-midi, nous avons rendez-vous avec l'ex-femme d'un archéologue, Mme Cavagneaux, et son fils. Elle souhaite que nous ramenions du courrier et que nous prenions contact avec son deuxième fils qui fait ses études à Paris.

Nous nous rendons ensuite au sud de Bagdad visiter les vestiges d'un château Perse du 3^{ème} siècle avant notre ère « Ctésiphon » près de la ville de Kohlé. Il reste encore une imposante voûte en briques de terre, haute de 37m , le plus grand arc en brique connu au monde.



Est-ce le "Ctésiphon" du synode de Séleucie-Ctésiphon ?, en 410, dont sortit le symbole du Synode de Mar Ishaq , le premier " je crois en Dieu" rédigé en accord avec la foi des 318 évêques qui siégeaient dans la ville de Nicée. Je ne sais pas !

Le soir, dans une chambre de l'hôtel, nous préparons le colloque qui doit avoir lieu les 12 /13 mai, à Rennes, sur la prière du cœur.

Le père Robert nous invite, au dîner, à déguster au restaurant une grosse tranche de mouton couchée sur un tas de galettes de pain imprégnées de sauce. Le goût est agréable mais c'est assez gras et bourratif. Même Jérémie, dont l'estomac semble particulièrement développé et sans limite connue n'arrive pas au bout de son assiette. Cela ne nous empêche pas de déguster dans la voiture quelques baklavas délicieux, préparés par Nadira, avant d'aller nous coucher.

Samedi 9 Février

Déjà samedi ! Le ministère des cultes n'a pas téléphoné. Nous ne pourrions donc pas nous rendre à l'hôpital central. Nous allons louer le taxi pour le retour. Le voyage, avec l'aide du Père et de Nadira , sera négocié à 140 dollars pour un véhicule neuf, au lieu de 230 à l'aller (20 entre l'aéroport et le local du taxi, 180 pour le trajet Aman – Bagdad plus 20 dollars de bakchich au chauffeur, et 10 de taxi entre la gare de taxi et l'hôtel.), soit 90 dollars (700F) de différence. Ceci pour insister sur le fait qu'un tel voyage ne peut matériellement pas être possible sans un environnement amical, d'autant plus que la pratique de la langue arabe est indispensable, en plus de l'anglais courant.

(Notons qu'1 dollar (7,50F), au moment de notre voyage, s'échange à 1800 dinars au taux officiel, mais en réalité entre 800 et 1800 dinars irakiens suivant les endroits et votre tête). Nous avons donc beaucoup moins d'argent à dépenser, en pratique, qu'en théorie.

En fin de matinée nous visitons le musée de Bagdad, en insistant sur l'époque des Sumériens, des Acadiens et des Assyriens. C'est un très vaste musée, bien présenté, bien entretenu...et très surveillé.

Le soir, nous terminons la préparation du colloque de mai, puis nous allons dîner chez Nadira ou nous sommes reçus dans une chaleureuse atmosphère familiale. Nous faisons connaissance avec le mari de sa sœur.

Dimanche 10 Février

Toute la matinée est consacrée aux achats de petits cadeaux. Pensez donc, c'est le retour du pays des mille et une nuits. Du tapis à la lampe d'Aladin, mes désirs sont multiples. Mais...il faut limiter les bagages. Le Père nous conduit dans un immense Souk, un peu moins folklorique que ceux de Marrakech ou de Bamako, mais tout de même rempli d'une multitude de marchandises de toute sorte, au milieu d'une foule de chalands qui se bousculent, crient, échantent, achètent, vendent, tandis que les marchands et petits bras circulent en trainant chariots, brouettes, poussettes dans un dédale de ruelles minuscules. Pendant que Jérémie achète la Djellaba de sa vie, en poil de gazelle de Syrie, je fais cirer mes chaussures par un petit bonhomme à la bobine toute ronde, aux yeux noirs et vifs, qui ne cesse de me parler en arabe...sans attendre la réponse, je l'espère ! Nadira lui donne un billet de 250 dinars. Il semble très content de cette manne providentielle.

Nous avons emmené nos sacs de billets. Etant donné l'inflation galopante et l'absence de coupures de grande valeur, la population se promène avec des liasses, voir des sacs entiers de billets, pour faire les courses. C'est impressionnant ! Il faut, par exemple, environ cent billets pour payer un repas. On ne donne pas plusieurs billets mais plusieurs liasses pour payer. Gare à ceux qui se trompent. Les commerçants ont acquis une dextérité extraordinaire pour compter.

J'arrête mon choix sur plusieurs objets typiques du pays. Nadira les négocie avec habileté : une lampe d'Aladin (au pays d'Ali Baba et des 40 voleurs) ...une théière avec son bec si particulier, très long, effilé, ouvert sur le dessus, un petit encensoir pour mariés, sorte de petit réceptacle avec un long col au bout duquel se trouve un renflement percé de trous. Il sert à asperger les mariés d'eau parfumée, enfin deux lampes à huile transformées en porte bougies. Nous nous dirigeons ensuite vers le quartier des épices car le Père Robert veut acheter de l'encens. C'est l'un des quartiers les plus anciens et les plus typiques de Bagdad baigné dans de multiples couleurs et odeurs. Nous assistons à une longue discussion sur la qualité des encens, avant que le Père ne se décide à acheter des cristaux blancs qui ressemblent à du sucre de canne. Il s'agit, dit-il, d'une excellente qualité. Il faut réduire les cristaux en une fine poudre pour les faire brûler, sinon ils ne se consomment pas. Mais il ne faut pas non plus les laisser trop longtemps écrasés, car l'encens perd alors son odeur. (Rappelons que l'encens est la résine d'un arbre qui ne pousse que dans des régions très spécifiques, notamment en Arabie). J'achète moi-même quelques cristaux brunâtres que je vais garder toute ma vie dans mon portemonnaie.

Après cette balade, nous retournons au couvent pour discuter de petits problèmes d'argent et déjeuner avec Bakthar et le père Michel. Le père Rémond est souffrant. Il ne peut nous rejoindre.

L'heure du départ approche. Nous retournons à l'hôtel préparer nos bagages non sans que le père nous ait prêté, pour parfaire notre culture, quelques'' Isnogoud'', (l'Astérix de Bagdad), bandes dessinées de Gossini. Je fais connaissance du bon, mou et gros calife Aroud Poussah, de son affreux vizir Isnogoud, qui veut devenir calife à la place du bon calife, aidé de Dilath la rath, son fidèle serviteur qui ne rit jamais, et de son boucher, Al éméry, particulièrement cruel mais qui, bien sûr, ne comprend jamais rien. Cette intellectuelle et délicate lecture est un des sommets de la littérature sur la vie de Bagdad et les petits travers des habitants de ce beau pays.

La messe de 18 h est superbe. La musique et les chants sont très beaux, nous les faisons enregistrer. L'ambiance est très priante, mais il n'y a aucune participation de l'assemblée. Il paraît que c'est habituel ! A la fin de la cérémonie, Nadira présente un petit topo sur notre présence et le but de notre voyage. Nous entendons nos prénoms. Pas de doute,

il s'agit de nous. De nombreuses personnes viennent nous saluer à la fin de l'office, en particulier les parents de Mohannad (son père, son frère et sa sœur), jeune impétrant Dominicain que nous avons rencontré à Rennes, puis à Lourdes au pèlerinage du Rosaire. Ils nous invitent mais...c'est impossible. Notre dernière rencontre sera celle de Mme Cavigneaux et de son fils, Emile, qui viennent nous apporter des lettres à remettre à leur fils et frère, Elie, qui fait ses études à Paris.

Emile semble un garçon charmant, affable, désireux de nouer des relations ...mais ses expressions laissent percer une tristesse qui fait augurer d'une difficile situation de famille. Effectivement, son père les a quittés. Sa mère, une petite femme aux cheveux courts, vive mais compliquée, tant dans ses raisonnements que dans son comportement, semble tout diriger avec autorité. Nous ne sommes pas là pour faire de la psycho. Nous nous chargeons du courrier.

Le soir, à l'hôtel, les parents d'Isthar nous apportent des valises de nourriture, de vêtements et de bijoux, à remettre à leur fille. Myriam se passe la bague au doigt mais nous refusons de tout prendre par crainte de la douane.

La maman de Nadira nous a préparé de délicieux gâteaux et pâtisseries diverses qui vont nous réjouir pendant tout le voyage.

Voilà, c'est fini. Nous repartons en pleine nuit. Le passage de la douane sera un peu long et pénible. Jérémie nous a informé qu'il avait gardé une tablette de terre cuite gravée de la ziggourat de Borsipa. Après une chaude alerte, c'est à dire une demande de fouille individuelle...qui n'aura pas lieu faute de douaniers en quantité suffisante, nous passons enfin de l'autre côté de la frontière. Tant mieux car, s'ils se font prendre, prison et peine de mort sont au programme d'éventuels pilleurs des trésors Irakiens. Je ne sais si le jeu en valait la chandelle, mais, dans sa jeunesse insouciant, notre Jérôme n'a peur de rien et ne s'est probablement pas posé de question sur la survenue d'un éventuel incident.

Il est environ 17h quand nous arrivons à AMAN. Le taxi traverse la ville, très originale avec ses multiples collines verdoyantes. Il nous faudra attendre le vol jusqu'à 2 h du matin en jouant aux cartes.

Nous arrivons à Orly dans la matinée. Les parents de Jérémie, Paul et Brigitte nous attendent. Ils nous conduisent en voiture à Rennes après passage au restaurant à Chartres et visite de la cathédrale. Nous arrivons épuisés mais avec la sensation d'avoir vécu des moments exceptionnels.

Merci à tous ceux qui nous ont permis de découvrir ce petit morceau de bible avec autant d'intensité. Pour ma part, je garde un esprit d'enfant. Tout m'émerveille, tout m'intéresse. Je suis toujours surpris de voir tant de beauté dans ce monde, tant de beauté naturelle, certes, mais aussi tant de beauté créée par l'homme. Et puis, à l'opposé, je ne puis m'empêcher d'être surpris par la complexité de la nature humaine, ses passions, ses violences, ses destructions, la guerre, l'embargo et tout ce jeu complexe entre les peuples.

(Une petite idée des prix

Essence à 50 centimes le litre, 0,07 euro.

Repas au restaurant 4000 dinars, environ 28 Frs soit 4 euros. (En moyenne 15 euros en France)

Reprenant mes notes je rédige un topo d'information à l'attention de mon association humanitaire 'Le Pélican'

IRAK Février 2001 Voyage d'information

Aspects médicaux-sociaux

Ce séjour en IRAK nous a permis de nous faire une idée assez précise, bien que très incomplète, de la situation sanitaire en IRAK, 10 ans après l'embargo décidé par l'ONU à la suite de la guerre du Golfe. Pour des raisons de temps et en raison des difficultés de déplacements, nous n'avons pu visiter que les établissements de Bagdad. Les informations concernant le reste du Pays nous ont été données lors de discussions avec les habitants ou le personnel de santé.

Toutefois nous pensons que la situation à Bagdad est moins difficile que dans le reste du pays. La ville bénéficie d'électricité toute la journée, alors que les villes de province n'en ont que 2 à 3 heures par jour. La majorité des richesses est concentrée à Bagdad, qui détient également la population la plus aisée.

Samedi 2 février

Passage à l'hôpital St Raphael

C'est un hôpital tenu par des religieuses dominicaines qui comporte 36 lits de chirurgie.

Le premier étage est réservé exclusivement à la chirurgie gynécologique. Nous sommes reçus par le directeur administratif mais la directrice, sœur Marianne Pierre, n'est pas là. Nous demandons un rendez-vous.

L'hôpital a été reconstruit il y a 30 ans, à la place d'un ancien hôpital vétuste. Il est parfaitement entretenu par les religieuses, propre, fonctionnel. Les chambres des malades sont spacieuses, aérées. Chacune possède sa salle de bains. Elles sont réparties sur 3 étages, construits de façon symétrique.

Le premier étage comprend une salle de chirurgie gynécologique, le dernier les salles de chirurgie générale. Hygiène stricte, stérilisation rigoureuse des salles d'opération.

Mais l'embargo pèse lourd. Depuis 10 ans le matériel n'a pu être renouvelé. Le système d'air conditionné, les installations sanitaires, les conduites d'eau vieillissent, de même que les instruments médicaux. N'oublions pas que, pendant l'été, dans ce pays, la température peut atteindre 55 ° à l'ombre (voire plus). Il est facile d'imaginer les conséquences d'une opération quand le matériel ne fonctionne pas ...ou qu'il fonctionne mal. L'hôpital essaie de se fournir en matériel d'occasion, dont la durée de vie est souvent brève ...et qui ne peut être réparé, faute de pièces de rechange.

L'inflation, qui a atteint 8000 pour 100, rend les prix des médicaments et du matériel médical inabordables. Le marché noir bat son plein. Les salaires n'ont pratiquement pas bougé depuis la guerre (1991). Le pouvoir d'achat s'est effondré du fait de l'inflation. La pauvreté sévit dans presque toutes les couches de la population.

Les soins sont donc délivrés quasi gratuitement. Comment fonctionner bien et longtemps dans ces conditions ?

Les conséquences de l'embargo sont insidieuses et très perverses. Le pays ne semble pas être privé de nourriture. Les étals de fruits et légumes donnent une impression d'abondance et l'on s' imagine mal que tout le monde ne puisse manger à sa faim.

Grave erreur car une grande partie de la population n'a pas les moyens d'acheter cette nourriture. Ceux qui sont plus privilégiés consacrent la quasi-totalité de leur budget à se nourrir.

Les conséquences sont catastrophiques. La malnutrition qualitative et quantitative fragilise les enfants, augmente la fréquence et la gravité des pathologies infectieuses, multiplie les risques de décès. De nombreux enfants sont victimes de déficits intellectuels ou physiques à des degrés divers, ce qui entraîne de graves conséquences sociales et économiques à court et à long terme. Il faut également noter la très forte augmentation des naissances pathologiques (multipliées par 3 dans cet hôpital) : bébés hypotrophiques, malformations, handicaps divers.

L'analyse étiologique de ce phénomène est plus complexe car il existe probablement des causes multifactorielles (dénutrition, stress, infections non traitées, irradiations dans certains cas). Quelles que soient ces causes, les conséquences sont bien réelles et il est facile d'imaginer les difficultés qui attendent ce pays quand il devra un jour tenter de se relever.

Nous n'avons parlé que des enfants, mais il faut également signaler que le manque de médicaments entraîne une augmentation des décès chez les cardiaques, les hypertendus et toutes les pathologies à risques.

Nous, pays industrialisés, qui soutenons les décisions de l'ONU, portons vraiment une lourde responsabilité !

Ce qui est très choquant, c'est la destruction de la population "à bas bruit" 'Le strict minimum est délivré pour que ce ne soit pas trop voyant, que la communauté internationale ne s'émeuve pas trop et ne culpabilise pas, mais suffisamment sévère pour que le pays s'enfonce progressivement dans le chaos. C'est une énorme hypocrisie.

Une liste indicative des priorités en médicaments nous est fournie par la directrice, au cas où nous pourrions l'aider.

Le samedi 2 février

Nous prenons rendez-vous au ministère pour obtenir l'autorisation de visiter l'un des hôpitaux publics. Discours très politique du responsable du service qui ne nous apporte aucun renseignement précis. Nous l'écoutons avec respect, sans poser de questions. Après quelques coups de téléphone et une heure d'attente nous obtenons un rendez-vous pour l'hôpital pédiatrique public le lundi matin.

Hôpital central de Pédiatrie de BAGDAD

Accompagné par un fonctionnaire du ministère nous nous y rendons à la date prévue. Un médecin d'une trentaine d'années nous accueille et nous guide dans les services. Le discours est là encore très officiel. Le médecin a été "choisi" et il est accompagné en permanence par le fonctionnaire du ministère. Nous pouvons cependant accéder aux salles de malades.

Il s'agit d'un hôpital public de 400 lits de pédiatrie.

D'après le médecin, **la fréquentation hospitalière** a beaucoup augmenté depuis l'embargo, ceci pour différentes raisons :

- Les pathologies infantiles ont augmenté du fait de la malnutrition
- Les structures périphériques des environs de B ne sont plus en mesure d'assurer les soins
- La population ne peut plus payer et s'adresse donc en priorité aux hôpitaux publics

Sur le plan pathologique, le médecin confirme :

- La nette augmentation des cas de malnutrition, eux-mêmes responsables en partie de l'augmentation et de la gravité des maladies infectieuses
- La très forte augmentation des cas de cancers et de leucémies (3 fois plus qu'avant l'embargo), sans que les causes soit parfaitement définies. Les irradiations par substances radioactives peuvent probablement être incriminées en partie mais pas en totalité et le laboratoire de l'hôpital ne dispose pas des moyens nécessaires d'investigation

Le personnel :

Le nombre de médecins semble suffisant et la compétence des praticiens n'est pas mise en cause.

En revanche il n'y a pas assez de personnel paramédical et les salaires sont tellement bas que plus personne ne travaille. (Nous avons entendu parler, sans pouvoir le vérifier, de 150 F par mois pour un médecin et 20 à 50 F par mois pour une infirmière : 3 à 7 euros)

L'hôpital est donc sale, mal entretenu.

Les enfants sont pris en charge par les familles. C'est en général leur mère qui reste à leur chevet toute la journée.

Les enfants immunodéprimés ne sont pas isolés mais vivent dans des chambres communes au milieu d'un va et vient incessant. Aucune stérilisation n'est possible.

Autant dire que les chances de survie sont quasi nulles.

C'est encore plus vrai si l'on ajoute l'absence de tout matériel de pointe à visée diagnostique ou thérapeutique (pas d'IRM, pas de scanner, pas de perfusions...) le manque de médicaments pour traiter toutes les pathologies complexes ou rares.

Seuls les génériques de base, (bien que chers), sont disponibles.

Toutes ces conditions déplorables sont à l'origine d'un autre fléau, le pillage du matériel et des médicaments par le personnel médical. Il semble que ce soit une pratique devenue courante qui permet à chacun d'assurer sa propre survie. Tous les témoignages que nous avons pu recevoir en privé, sous réserve de la plus grande discrétion, sont unanimes.

Triste tableau d'une dégradation technique et morale engendrée par la pénurie.

Le résultat final est évidemment assez catastrophique.

L'augmentation de la mortalité infantile est très importante. Elle est passée de 2 décès d'enfants par semaine avant l'embargo à 3 par jour actuellement, selon les chiffres officiels.

Le dimanche 3 février nous avons pu visiter

La maternité HAYAT ,

Tenue par les dominicaines (Sœur Baaout).

Cette maternité de 27 lits est parfaitement tenue, propre, ouverte à tous les habitants du quartier, quelles que soient leurs conditions sociales. Là encore, les mêmes problèmes sont évoqués : Manque de moyens, de matériels, de médicaments. Les sœurs ont constaté une importante augmentation des grossesses pathologiques et des malformations infantiles, sans en connaître précisément la ou les causes. Elles ont également constaté une baisse du poids de naissance moyen des enfants (environ 200 à 300 g par enfant et par an). La mauvaise nutrition des mères, le stress, le surmenage sont peut-être à l'origine d'accouchements prématurés et d'hypotrophie infantile.

Le bilan des visites et conversations

que nous avons pu avoir en privé avec des confrères ou des malades a donc été très négatif et nous avons ressenti un sentiment de grande tristesse.

Comment sera-t-il possible de redresser la situation, même après la fin de l'embargo ?

La dégradation est si profonde, le désarroi si perceptible, que nos pauvres amis Irakiens devront faire preuve d'une énergie sans faille pour se sortir un jour de ce gouffre, si tant est que l'ONU accepte un jour de considérer qu'une population civile a le droit de vivre.

Où sont les droits de l'homme ?

Que sont devenus les accords de Genève ?

Quelles sont les possibilités d'aide ?

Au titre de l'association Pélican nous avons emmené dans nos bagages 12 boîtes de médicaments génériques (aspirine, paracétamol, doxycycline, amoxicilline, conditionnées en boîtes de 1000, commandées au MEDESS par l'intermédiaire de PSF)

Nous avons remis 4 boîtes à un centre de soins privé et 8 boîtes à l'hôpital St Raphael, ainsi que quelques dizaines de boîtes de spécialités que nous avons récolté avant de partir.

Il ne semble pas y avoir d'aide possible dans les hôpitaux publics.

Les médecins sont compétents et assez nombreux.

Les infirmières manquent...mais c'est uniquement pour des raisons de salaire et

De non -reconnaissance de leur profession.

Il paraît inutile d'envoyer du matériel et des médicaments. L'immensité des besoins, le laissez aller, la corruption, le vol, interdisent d'espérer une utilisation rigoureuse et juste d'une aide éventuelle.

Une aide en médicaments peut être envisagée auprès des petits dispensaires ou des hôpitaux privés. Ils sont tenus par des religieux ou religieuses et rendent d'énormes services à toute la fraction très pauvre de la population à laquelle ils distribuent gratuitement soins et médicaments.

Il y a également possibilité d'actions ponctuelles concernant les séquelles des bombardements. Nous avons été sollicités pour aider un jeune homme de 22 ans qui a sauté sur une mine anti personnelle. Il a perdu ses deux jambes (amputation bilatérale à mi-cuisse) et ne peut bénéficier de soins, faute d'argent et de prothèses.
